

Nouvelle

Flight			Scheduled	Delayed	Counter
LG 302		ALLER SIMPLE	930		113-
AZ 419	TURIN		935		339-
LH 1122	NEAPEL		935		113-
LH 1906	MADRID		935		113-
LH 1022		POUR	935		-
AF 1701	LYON		940		683-
AY 822	HELSINKI		940		113-
AA 071	SFRANCISCO-DALLAS		945		731-
AF 743	PARIS		945		683-
LH 1116		KUALA LUMPUR	945		113-
DL 023	DALLAS		950		478-
BA 800	AMSTERDAM		950		721-

Anne-Marie BARREIRO

Aller simple pour Kuala Lumpur

Les événements de ces derniers mois ont été, je le crois maintenant, à l'origine de ma présence à Roissy. Les avions décollaient derrière la large baie vitrée et mes pensées s'entremêlaient. Assis devant un café crème, je déroulais les événements dans ma tête, essayant de ne pas tenir compte du bourdonnement que faisait un groupe d'asiatiques à côté de moi.

Tout avait commencé avec un livre que j'avais lu, dans la froideur du dernier hiver. Le héros, un homme las et marié, était sorti acheter du pain un soir. Il n'était plus jamais revenu. Sa femme, paniquée, avait décousu le passé, cherchant quelque chose qu'elle n'aurait pas remarqué. L'incompréhension, le doute, la colère l'avait envahi quand, au commissariat, ils lui avaient demandé « et ça va comment dans votre couple ? ». Etrangement et instinctivement, je m'étais senti en empathie avec le héros et sa fugue avait occupé mon esprit, avait hanté mes nuits.

Dans le métro, quelques semaines auparavant, une association de sourds muets semblait communiquer de manière enthousiaste. J'avais envié leurs gestes et leurs regards passionnés.

Puis, j'avais croisé cette femme sans âge et obèse, qui montait péniblement l'escalier de mon immeuble, quai de la Râpée. Elle avait soufflé « que c'est dur la vie ». Je l'avais approuvé en silence, horrifié de constater que la mienne de vie m'était aussi pénible, bien que, j'avais de l'argent, une femme, un fils et un bel appartement.

Et enfin, quelques mois plus tôt, j'avais monté les escaliers en marbre du Palais Garnier. Il avait fallu que je découvre le plafond de l'Opéra. Une merveille se cachait sous le dôme et je l'ignorais. Indifférent aux dorures surchargées de la salle de spectacle et aux flashes des appareils photos des touristes, je m'étais installé dans un siège de velours. J'avais levé les yeux vers le plafond, admiré le bleu et le jaune, le vert et le rouge, et la vie qui émanait. Sourd aux conversations des techniciens sur l'estrade, les scènes colorées de Chagall m'avaient envoûté. Enspellé. Je ne pouvais détacher mon regard, happé vers la lumière. J'entendais Berlioz, Mozart, Tchaïkovski. La contemplation du plafond de l'Opéra m'avait offert la pureté, l'infini. Je m'étais déplacé de fauteuil en fauteuil lisant la peinture, cherchant les instruments de musique. Je m'étais mis à fréquenter le palais Garnier assidûment, à m'installer dans la salle, à voyager dans un conte de fées.

Je négligeais mon travail, prétextant milles raisons qui me faisaient quitter cet antre gris et froid, à l'atmosphère de plomb. Je délaissais l'habit du fonctionnaire. J'inventais mensonges, rendez-vous fictifs et problèmes familiaux. J'excellais dans la manipulation de mes heures supplémentaires. Etant donné ma bonne réputation, on me foutait la paix.

L'esprit buissonnier, je me retrouvais dans les rues de Paris, dénichant dans ces instants précieux de vrais trésors et découvrant des formes inconnues et des odeurs subtiles.

En rentrant le soir, mon épouse me demandait pourquoi diable je ne répondais plus au téléphone. Sans écouter une improbable réponse, elle soupirait très fort en levant les yeux au ciel et me lançait « as-tu pensé au cadeau de Jérémy ? As-tu fait les courses ? Tu ne penses jamais à rien ! Je ne peux pas compter sur toi ! ». Elle repartait dans sa cuisine, mettait *La Maritza* pour la énième fois. La voix de Sylvie Vartan me hérissait autant que la nostalgie de ma femme.

J'avais touché le seuil de l'insensibilité, je ne ressentais rien. Je n'avais jamais froid, jamais chaud, j'étais d'humeur égale. Les collègues de bureau disaient de moi que j'avais bon caractère, que j'étais « une pâte », en d'autres mots, un individu qui s'accommode. Je m'accommodais de mon existence.

Ce matin avait pourtant été un matin ordinaire. Je m'étais levé, douché, rasé. Je m'étais habillé machinalement. Ma femme avait posé mes vêtements propres au bord du lit malgré que je lui aie demandé tant de fois de ne plus le faire. Haussant les épaules, elle m'avait regardé avec l'air entendu qu'elle affichait, dès que je contrariais ses habitudes. J'avais pris mon café lyophilisé, mangé une compote à l'abricot, empoigné mon attaché case. J'avais marché lentement tout en comptant mes pas, bifurqué dans la rue Villot, croisé souliers et escarpins cirés. Je m'étais effacé devant les gens pressés et irrités. Des travaux sur la chaussée m'avaient obligé à changer de trottoir. J'avais contourné le bitume éventré jetant un regard machinal dans la fosse, où serpentaient des boyaux de cuivre. En regardant l'homme au casque jaune œuvrer dans le trou j'avais pensé à ma propre tombe. Et là, au lieu de rejoindre le passage

clouté qui m'aurait dirigé vers l'Administration, j'étais brusquement parti en direction de l'aéroport, obéissant à une impulsion, impérative. Un élan qui ne charriait pas de doutes.

Arrivé à Charles de Gaulle, j'avais regardé les noms des capitales défiler, avec ce petit crépitement que font les volets du tableau d'affichage lors de la mise à jour.

Kuala Lumpur.

J'ignorais tout de cette destination, le nom seul suffisait à me faire rêver et, lorsque je l'avais formulé à l'hôtesse devant moi, je n'avais fait aucune faute de prononciation. Ses doigts fins avaient clapoté sur le clavier. L'annulaire gauche, qui portait un anneau doré, m'avait procuré une nausée. Son œil exercé fixait un point de l'écran quand elle avait dit : il y a un vol dans trois heures. J'avais acquiescé sans hésitation. Ma tête s'était légèrement mise à tourner, me mettant dans le même état grisant que la première coupe de champagne.

Les images de ma femme, de mon fils, de ma famille, s'étaient brusquement mélangées. J'arrivais à l'âge de quarante trois ans, période révolue pour les enfantillages. Mon existence, que j'avais cru riche et aisée, m'apparaissait brusquement si fade, dès lors que je prononçais le premier vrai oui de ma vie.

L'hôtesse m'avait regardé avec perplexité et impatience. Quelle date pour le retour ? Je ne sais pas, avais-je bafouillé. Pas de retour. Carte bleue ou chèque ? Liquide. Elle avait compté les billets, et m'avait donné -aussi rapidement que si j'avais acheté le journal-, mon billet pour Kuala Lumpur.

Dans le hall, on avait installé un box pour les fumeurs. Les asiatiques occupaient le petit espace et au dessus d'eux, un nuage de fumée. A l'entrée du box, trônait une pancarte sur laquelle était écrit « Mademoiselle Maya ».

Soudain, une porte s'ouvrit sur un groupe d'individus aux visages harassés et aux costumes froissés. Les asiatiques se précipitèrent sur la pancarte et la levèrent bien haut. Une femme, grande et svelte, s'approcha de l'un d'eux, le salua avec cordialité. Quand elle s'inclina vers lui dans un mouvement gracieux, une sensation de picotement m'envahit l'estomac. Fasciné par le visage fin de cette femme, je la fixais, mes yeux allant du profil à la nuque, du menton aux oreilles, si bien qu'elle dû le sentir. Elle s'immobilisa puis me sourit. Je grimaçai quelque chose, gêné de me trouver en flagrant délit de contemplation. Puis, brusquement, elle marcha dans ma direction. L'effet de son geste me stupéfia comme si elle venait de sortir d'un écran de cinéma. Je me retournais discrètement, afin de voir si elle ne visait pas quelqu'un d'autre de son joli sourire... Mais non, elle fondit sur moi, d'un pas résolu, ses talons claquant élégamment le sol.

Je commençai à suffoquer. Il devait y avoir une erreur. Une créature digne des publicités de lingerie quatre par trois des arrêts de bus, venait vers moi et me connaissait, moi, le fonctionnaire de Bercy, méprisable et miteux que j'étais. Dans quelques secondes j'allais comprendre que la chance n'arrivait pas qu'aux autres.

Ses jambes recouvertes de bas gris perle se tenaient devant moi et je levais la tête en fronçant les sourcils. Elle me dit : bonjour François comment vas-tu ? Abasourdi par sa voix caressante, je bégayais un bien, merci, mais je vous connais ? Bêtement, je me pinçais la cuisse.

Je vois que tu as oublié poursuivit-elle doucement. Comment aurais-je pu oublier me disais-je dans mon for intérieur cette bouche pulpeuse, ces longs cheveux bruns et raides et ses grands yeux sombres qui lui donnaient le visage d'une gitane? Impossible ! Sauf dans une autre vie mais je ne croyais pas plus à ces foutaises qu'à l'existence de Dieu. Ou alors j'étais saoul, ce qui était plus vraisemblable, étant donné la première partie de ma vie dissolue.

Je suis Maya. La fiancée de Paul Leroy. Enfin l'ex. Je réfléchis car Paul Leroy avait été un de mes amis à la fac... Une fois, peut-être, il avait ramené une fille... Mais la fiancée de Paul avait les cheveux courts et dressés, des tonnes de gel et une corpulence qui frisait l'obésité ! Je due avoir l'air stupéfait car la créature qui se tenait devant moi éclata d'un rire cristallin et me lança oui c'est bien moi, la fille un peu grasse ! Elle secoua ses longs cheveux noirs pendant que je fondais. Je reviens de Malaisie et... on m'attend. C'est amusant de te revoir. Elle ouvrit son sac et en tira un portefeuille bleu de Chine. Elle tendit sa carte au type hébété qui était moi, se ravisa, puis inscrivit un numéro. Avant de repartir elle me lança : appelle moi ce soir, je serai à cet hôtel.

Le clin d'œil qui ponctua ses mots m'acheva. Heureusement, elle tourna les talons et s'en alla avant que je ne me liquéfie. Je suivis du regard la madone, yeux écarquillés, troublé par le hasard des choses.

Je me dirigeai en titubant pour rejoindre les toilettes. Arrivé au lavabo je m'aspergeai d'eau. Les gouttelettes projetées sur le miroir retombèrent en traînant.

Une honte m'envahit au souvenir de cette adolescente que j'avais cru attardée. Maya ! - que nous traitions de thon - était devenue la femme la plus belle que je n'avais jamais vu, même dans mes rêves les plus voluptueux.

Le visage fripé d'un homme égaré me regardait dans le miroir. Mon costume des bureaux financiers avait la même couleur que mon visage, grisâtre.

Le vol pour Kuala Lumpur est retardé de vingt quatre heures. J'entendis ces quelques paroles dans le micro et remontai précipitamment. J'allais voir l'hôtesse qui m'informa de problèmes techniques. Je n'ai pas d'autres compagnies que Malaysia Airlines à vous proposer, les vols discount sont tous complets marmotta-t-elle en pianotant les touches de son clavier. Surtout en cette période. Il y a beaucoup de monde ajouta t-elle comme pour s'excuser. Le prochain vol c'est demain à 12h08 et c'est un vol avec une escale.

La tournure que prenait la situation me grisa. Je devrais rester un jour de plus à Paris. L'idée de supporter les jérémiades de mon fils, de la belle-famille et de me taper la messe de minuit m'effleura à peine.

J'ai regardé la carte et lu : Maya Solera, Interprète. Son numéro de portable était griffonné à l'encre bleue. La perspective de passer une soirée avec elle m'inspirait déjà, sollicitait des fantasmes ignorés.

Avant de composer son numéro, je savais que nous fêterions Noël au bar de son hôtel, que je passerai la nuit dans ses draps, que son corps serait parfumé au jasmin. Je changeais mon billet pour le lendemain midi.

Dans la vitre devant moi, ma silhouette bedonnante me fit une vague honte. Discrètement je me regardai de profil et ce que je vis me découragea. Depuis quand n'avais-je pas musclé ce corps lourd et fatigué ?

J'errai dans les allées de l'aéroport, sous l'œil soupçonneux de policiers et de vigiles. J'entrai dans la boutique Hugo Boss, hésitant, et souris à un type impeccable au visage glacé et au ceinturon brillant. Il me faudrait une chemise, et euh un costume, noir oui c'est pour ce soir. Non pas de cravate. Il regarda mes chaussures marron clair presque orangées et, me fit-il, faudra aussi changer les chaussures. Une heure après je ressortais avec un grand sac. Je décidai de prendre une douche moyennant quelques euros et, dans la cabine exiguë de la douche de l'aéroport, je me laissais aller sous le mince filet d'eau. J'achetai un rasoir, une brosse à dents au distributeur et achevai ma toilette sommaire. Puis j'enfilai la chemise immaculée, le costume noir. Je ne me reconnus pas.

Alors seulement, je pus composer le numéro de Maya. Le cœur battant, j'attendis trois sonneries. A la quatrième, elle décrocha. Nous eûmes quelques secondes de silence. Pour détendre l'atmosphère, je racontai une blague légère sur le Père Noël. Elle rit puis me donna rendez-vous dans une heure.

Des enfants vendaient des bonnets rouges du Père Noël. J'en achetai un qui clignotait. Posé sur ma tête, je m'esclaffai et cet humour retrouvé me ragillardit. Je hélai un taxi.

La soirée se déroula comme je l'avais espéré. Les sensations éprouvées mirent en exergue mes longues années d'abattements nocturnes. Elle avait fait brûler de l'encens Esteban, avait allumé de petites bougies parfumées à la vanille bourbon. Nos étreintes me propulsèrent dans une contrée inconnue. Nous restâmes toute la nuit à explorer ses jardins. Je compris, pour la première fois, ce que signifiait la sensualité.

Mon téléphone portable avait vibré toute la nuit. Trente trois appels en absence. Avant d'embarquer, je l'avais éteint, sorti la puce et jeté le tout dans deux poubelles différentes. Quand je montai dans l'avion, une forte culpabilité me serra la gorge. Le vent fouettait les blousons du personnel au sol tandis que la pluie jetait son manteau, effaçant toute visibilité de la piste.

Je saisis mon agenda dans mon bagage. Je notai le prochain rendez-vous avec Maya, aux pieds des Tours Petronas, pour la saint Sylvestre. Kuala Lumpur Petronas Maya, que j'écrivais pour la première fois.

J'attachai ma ceinture sur mon siège, en regardant par le hublot, cherchant la silhouette de Maya sur le tarmac. Les souvenirs revinrent sans difficultés et je me laissais aller à cette coulée de lave délicieuse. Je ne m'aperçu pas du décollage, et, quand mes tympan se mirent à se boucher, je demandai à l'hôtesse un verre d'eau, en admirant la masse nuageuse et l'azur. Je m'endormi, bercé par les images de la nuit.

Je fus réveillé par un brouhaha réprobateur. Le commandant annonçait l'escale tandis que de fortes turbulences secouaient l'appareil.

Nous avons atterri sans encombres une heure après. Je me suis réveillé pour prendre la collation que l'hôtesse m'avait gentiment apportée. J'ai attendu que l'avion soit presque vide

avant de me décider à sortir. L'aéroport semblait désert. Au dehors, la lumière du matin scintillait sur le bitume.

J'ai flâné, mon sac accroché dans le dos. J'avais huit heures à attendre la correspondance. Je me hasardais vers cette ville- escale vantée par tous les magazines touristiques. En sortant de l'aéroport, un homme vêtu d'un costume en lin ivoire tenait une pancarte dans ses mains. Il était adossé à la plus longue limousine que je n'avais jamais vu. Sur la pancarte était inscrit en lettres dorées « Hôtel Beach Club » Monsieur Kapp.

J'ai décidé tout à l'heure d'ouvrir un cahier pour ne rien perdre de ces moments inouïs. A la librairie de l'hôtel, j'ai trouvé un carnet à spirale de plusieurs couleurs. Je l'ai acheté et ouvert avec délectation. Tout le monde est souriant ici. La température ce matin est de vingt sept degrés. Je m'appelle Monsieur Kapp pour quelques heures. L'homme de la pancarte attendait un français. Il ne parle pas ma langue. Nous ne nous comprenons pas et c'est très bien ainsi. Je suis arrivé dans un hôtel magnifique. On m'a conduit avec cérémonie dans une chambre. J'ai une vue sur la mer et les palmiers. Un plateau de fruits trônait sur la table ainsi que du café. Tout cela m'a mis de bonne humeur et mes craintes sur ce que j'étais en train de faire se sont envolées. Le mobilier en teck donne à ce lieu un goût d'ailleurs. Un ailleurs que j'ai sous les yeux.

Je suis subjugué par l'immensité du ciel. L'inattendu me remplit de joie. Je me sens comme un enfant. Il me suffit de regarder au loin et me voilà heureux et joyeux.

La plage est immense et paisible. Quelques baigneurs sont déjà dans l'eau. J'ai quelques heures pour profiter de la mer. Je respire en me disant que finalement ce n'est pas si compliqué de partir. Le plus dur c'est avant. Je ne me pose pas la question de savoir ce que je vais faire et comment je vais vivre. Plus tard. Je veux vivre maintenant, enfin.

Dans l'horizon, je vois une drôle de lumière, non est-ce plutôt du brouillard, une barre de brouillard avance vers la plage. Comme c'est curieux. Les autres touristes aussi se sont arrêtés pour regarder le phénomène. Il n'y a aucun bruit, la mer prend un aspect bizarre, on dirait qu'elle se retire

Phuket, le 26 décembre 2004